LA

# COUPE ENCHANTÉE,

## COMÉDIE.

*NOUVELLE ÉDITION.*



A PARIS.

Aux Dépens de la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LIX.

*AVEC PERMISSION.*

# ACTEURS.

ANSELME.

LELIE, Fils d'Anſelme.

JOSSELIN, Gouverneur de Lelie.

BERTRAND, Fermier d'Anſelme.

Mr. GRIFFON, } Beaux-freres.
Mr. TOBIE, }

LUCINDE, Fille de Mr. Tobie.

THIBAUT, Fermier de Mr. Tobie.

PERRETTE, Femme de Thibaut.

*La Scene eſt dans la cour du Château d'Anſelme.*



# LA COUPE ENCHANTÉE.

## SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.



NON mordienne, vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoler davantage.

LUCINDE.

Hé, mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que....

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laisse-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantag, ventregoine. Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, & que diroit-on ?

PERRETTE.

Ardé, ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désaventage ?

BERTRAND.

Testigué, si notre Maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE.

Quand il sçaura que je suis une jeune fille persécutée par une Belle-mere, abandonnée à la sollicitation & à l'inimitié de mon propre Pere, & qui fuit la maison paternelle, de crainte d'épouser un magot qu'elle veut me donner, parce qu'il est son neveu; mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi sans doute.

BERTRAND.

Morgué je vous dis qu'il n'est point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ces larmes le débaucheront, comme elles m'ont débauchée; je ne les vis pas plutôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage, pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut le Fermier de son pere, qui est le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur; est-ce que ton maître sera plus rebarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredié, vous me feriez enrager; est-ce que je ne sçavons pas bien ce que je sçavons?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune-homme, que tu dis qui est son fils, je le toucherai, je m'assure; & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son pere en notre faveur.

BERTRAND.

Hé bien, hé bien, ne voilà-t-il pas. Palsangoi, n'an dit bian vrai qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *Tu-Autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quille; que le Pere ne veut point que le fils en voye aucune; que le fils n'en connoit non plus que s'il n'y en avoit point au monde, & qu'il ne sçait pas seulement comme on les appelle; que le pere forterment lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela

sottement, & que, que... que diable ne vous ai-je pas dit tout cela ?

PERRETTE.

Hé bien, oui; mais d'où vient qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes, est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh, l'esprit bouché ! ne vous souvient-il pas que de fil en aiguille je vous ai conté que le pere avoit épousé une femme qui en sçavoit bien long, & que pour empêcher qu'il n'ait comme li, le même malancombre qu'il a li, comme bien d'autres, il a juré son grand juron, que jamais Femme ne seroit rien à ce fils, & voilà ce qui fait justement que.... mais ventreguienne que de babil ! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, & me tourner les talons ?

LUCINDE *lui donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami !

BERTRAND.

Mon ami, mon pauvre ami... jarnigué ne vla-t-il pas encor la chanson du ricochet, avec vos piéces d'or ?

PERRETTE.

Et va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué, que veux-tu que j'en fasse ?

LUCINDE *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon!

BERTRAND.

Tastigué, n'avez-vous point de honte de me tenter comme ca?

PERRETTE.

Prends, te dis-je.

BERTRAND.

Morgué, c'est être bien Satan,

LUCINDE.

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni, celà est cause que je vous ai déja fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur,

BERTRAND.

Morgué, cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE.

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh, prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morguoi prends toi-même.

PERRETTE.

Hé bien, donne-le moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE.

Là, là, prends courage, il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée; ramene-nous dans la logette.

BERTRAND.

Oui; mais morgué notre petit Maître est un charcheur de midi à quatorze heures, il a toujours le nez fourré par tout; s'il vient à vous trouver, hem?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir & de nous parler.

BERTRAND.

Testigué, ne vous y fiez pas. C'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son pere. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous charcher. Attendez, je vais voir si personne ne nous en empêche.

## SCENE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE

ENfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui; mais je ne sommes guere loin du Châtiau de votre Pere, j'ai peur que je ne soyons pas longtems ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y ferons bien cachées. Mais en conſcience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici ſans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune-homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE.

Ouais, vous vous intéreſſez bien pour lui; ſi j'oſois, je croirois quelque choſe.

LUCINDE.

Et que croirois-tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne feriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne ſçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh par ma foi, j'ai mis le nez deſſus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon gueu, je ne ſis pas ſi ſotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la ſarrure, je me dis à par moi, vlà notre Maîtreſſe Lucinde qui ſe prend. Et ſi ce grand dadais que n'an li veloit bailler pour époux, avoit eu auſſi bonne mine que ce petit étourniau-ci, je ne ſerions pas ſorties de la maiſon.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la réſolution de faire tout mon poſſible pour détromper ce pauvre petit homme, & que c'eſt à quoi j'ai penſé toute la nuit; mais juſqu'à préſent je ne m'apperçois pas que mon cœur agiſſe par un autre mouvement, que par celui de la compaſſion.

PERRETTE.

Eh oui, oui, vous autres groſſes Dames, vous n'allez point tout d'abord à la franquette, vous faites toujours ſemblant de vous déguiſer les choſes: Pour moi je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaut me prit la main la premiere fois pour danſer, & qu'il me la ſerrit de toute ſa force, je devinai tout du premier coup c'en que chela vouloit dire. Mais qu'entends-je?

## *SCENE III.*

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT *derriere le Théatre.*

HAye, haye, haye.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille!

THIBAUT.

Ho, ho, ho.

PERRETTE.

Ah Madame, c'eſt la voix de notre Mari Thibaut, nous vlà pardus!

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

## *SCENE IV.*

LUCINDE, PERRETTE, BERTRAND, THIBAUT.

BERTRAND.

OU courez vous? fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le Mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND.

Joſſelin, le Gouverneur de notre petit Maître, vient par ilà.

THIBAUT.

Hola quelqu'un, hola.

PERRETTE.

Entends-tu, c'eſt fait de nous, s'il nous trouve.

## *SCENE V.*

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN *dans le Château.*

BErtrand, hé Bertrand.

BERTRAND.

Oyez-vous? nous ſommes flambez, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez point la porte à personne.

## SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui est-ce donc qui crie de la sorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré; mais le voilà.

THIBAUT.

Hé, parlez donc vous autres, êtes-vous muets ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds ?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué, vous êtes trop drôles ; puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse. Oui morgué, je sis votre serviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons ?

THIBAUT.

Je ne sçais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vûs.

JOSSELIN

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué, vous vla bian étonnai.

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas ? Nous ne nous connoissons point, & vous m'embrassez comme si nous nous étions vûs toute notre vie.

THIBAUT.

Tastigué, vous avez biau dire ; je vois à votre mine que

vous êtes un bon vivant, & que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous ?

THIBAUT.

Je cherche ma femme, ne l'avez-vous point vuë ?

JOSSELIN.

Ah, vraiment oüi, c'est bien ici qu'il faut chercher des Femmes.

THIBAUT.

Elle a nom Parrette, elle s'en est enfouie de cheux nous, palsangué chela est bian drôle, pour courir les champs avec la Fille de Monsieur Tobie, notre Maître, que l'on vouloit marier, maugré elle, au Fils de Monsieur Griffon, Neveu de notre Maîtresse: Je ne sçai morgué comme ces masques ont fagoté tout chela; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi, & pis je ne li trouvis plus le lendemain; avez-vous jamais rien vu de plus plaisant que chela ?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh, ce qu'il y a de plus recréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules, & comme elles sont morgoi bian jolies, si elles alloient rencontrer quelque gaillard qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées, tout franc, quand je songe à chela, je n'en ris morgué que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous ?

THIBAUT.

Je crains... & que sçais-je moi, je crains... est-ce que vous ne sçavez pas ce qu'on craint, quand on ne sçait où diable est sa femme ?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de sçavoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon, est-ce qu'on sçait jamais ça? pour s'en douter, passe, mais pour en être sûr, nisle; j'aurois morguébiau le demander

à Parrette, elle ne l'avoueroit jamais, elle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en sçavoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est ce encor ?

JOSSELIN.

C'est une Coupe qui est entre les mains du Seigneur de ce Château; quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidéle, il n'en perd pas une goute; mais si elle est infidelle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon ; & où diable a-t-il péché chela ?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe, qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monsieur acheta-t-il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends, il vouloit voir si sa femme... n'est-ce pas ?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la Coupe, il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué, c'est être bien plus heureux que sage. Il s'en tint là ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Tastigué, vlà un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encor que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt !

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse !

JOSSELIN.

Il lui envoya des présens.

THIBAUT.

L'impertinent !

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez vous.

THIBAUT.

Elle y vint ?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on résiste aux présens ?

THIBAUT.

Et comment cela se passa t-il ?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame, en soufflets de la part du Mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment?

JOSSELIN.

Oui ; mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe ?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi,

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté, pour ne plus entendre parler de Femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la Coupe ?

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et dequoi lui sert-elle ?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confreres, & cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit il ?

JOSSELIN.

Il engage tous les passans, que le hazard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là ?

JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT.

En a-t-il bien vu depuis ce tems-là ?

JOSSELIN.

Oh, en quantité.

THIBAUT.

Par masique vlà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre Maîtresse & son Biau-frère à la raison ; l'un est un bon Normand, qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; & l'autre est un Gascon, qui a épousé une Parisienne; comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs Femmes. Je vais leur dire que la Coupe les mettra d'accord ; ils rodons autour de cette montagne pour apprendre des nouvelles de leur Fille. Mais quel est ce vilain Monsieur là ?

JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe & le Seigneur de ce Château.

## *SCENE VII.*

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT.

ANSELME.

AH, Monsieur Josselin, mon pauvre Monsieur Josselin !

JOSSELIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur ?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui est cet homme-là ?

JOSSELIN.

C'est un honnête Paysan qui est en quête de sa femme, elle s'est échapée de chez lui avec une jeune Fille, & pour les retrouver il est avec une paire de Messieurs qu'il va chercher pour faire l'essai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique, laissez faire.

## SCENE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

AH, vraiment de la Coupe! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

J'ai vu... Ouf!

BERTRAND.

Auroit-il vu ces masques de Femmes ? écoutons.

ANSELME (*lui donnant un soufflet.*)

Je viens de voir... Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, & ne reviens point qu'on ne t'appelle.

## SCENE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

JE viens de voir mon Fils, le petit pendart me fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous, il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit. Je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, & que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des Femmes au monde, ne porte davantage son petit genie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Et qui l'instruira qu'il y a des Femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur, le bon sens premierement. Oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge; là, cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses; la raison vient, & parmi plusieurs curiosités nous fait appercevoir que l'Homme ne vient point sur la terre comme un champignon, que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts; ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur; ce mouvement du cœur échauffe le cerveau; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie. Il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles: & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, & j'empêcherai bien que mon Fils... Le voici; je ne suis pas en état de lui parler, mon désordre paroîtroit à sa vue; fortifiez-le dans ses pensées, pendant que je vais me remettre.

## *SCENE X.*

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient que mon Pere me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LELIE.

Je ne ſçais.

JOSSELIN.

Vous ne ſçavez?

LELIE.

Non, je ne ſçais ce que je lui veux, je ne ſçais ce que je me veux à moi-même, je ſens que je m'ennuie, & je ne ſçais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'eſt que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'eſprit de jouir des beautés qui ſe préſentent à vous.

LELIE.

Et quelles ſont ces beautés ?

JOSSELIN.

Le Ciel, la Terre, le Feu, l'Eau, l'Air, le Jour, la Nuit, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Arbres, les Prés, les Fleurs, les Fruits.

LELIE.

Oui, tout cela eſt fort divertiſſant. Ah! mon cher Monſieur Joſſelin, je voudrois bien....

JOSSELIN.

Quoi ?

LELIE.

Vous ne le voudrez pas vous ?

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce encore ?

LELIE.

Promettez moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LELIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il ?

LELIE.

Ah! je ſçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre Pere vous l'a défendu ?

LELIE.

Et c'eſt parce qu'il me l'a défendu, que je meurs d'envie de le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des

de choses qu'il ne veut pas que je sçache, & ce sont ces choses-là que je m'imagine que je brûle de sçavoir.

JOSSELIN.

Le petit fripon! LELIE.

Oh ça, Monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là?

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire ces choses-là?

LELIE.

Oui. Qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici? JOSSELIN.

Rien. LELIE.

Vous mentez, Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout. LELIE.

On me cache bien des choses, Monsieur Josselin; vous lisez dans des Livres, & mon Pere y sçait lire aussi; pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN.

Voilà un petit drole qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LELIE.

Et si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin, car je sçai bien qu'on meurt, que deviendrai-je?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon fils, & je serois votre pere pour lors. LELIE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur Josselin, ce n'est pas comme cela que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

Hé bien, vous seriez le mien, si vous vouliez, & je serois votre fils, moi. LELIE.

Oh, ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément;

vous ne voulez pas me le dire, mais je le sçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh, vous sçaurez, vous sçaurez que vous êtes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener moi tout seul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui, & je vais moi tout de ce pas avertir votre pere de vos extravagances, & vous verrez après, où je vous menerai promener. Oh, oh! voyez-vous le petit impudent, avec ses promenades.

LELIE.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

## SCENE IX.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

PERRETTE.

Madame, le voilà tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE.

Mon pere n'est pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il sçait; & c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous sommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sçache, est cent fois plus beau que ce que je sçais. Je pense je ne sçais combien de choses toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de sçavoir si je pense juste. Mais que vois je? voilà deux jeunes garçons joliment habillés, je n'en ai point encore vû comme ceux là, je voudrois bien les aborder: mais je suis tout hors de moi-même, & je n'ai pas presque la force de parler; ils se baissent &

puis se haussent, qu'est-ce que cela signifie ?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi. Que de questions je vais leur faire !

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir!

LELIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh, mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LELIE.

D'où venez-vous ? Qui vous a conduits ici ! Est-ce mon Pere ou moi, que vous cherchez ? De grace, ne parlez point à mon pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela est admirable ! & que croyez-vous de nous, s'il vous plaît ?

LELIE.

Les deux plus belles créatures du monde ; je n'ai jamais rien vu, mais je ne connois rien de plus parfait que vous, & je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure ; je demeurerai toujours ici, & mon Pere & Monsieur Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous sçaviez ce que nous sommes.

LELIE.

Eh n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh, vraiment non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui-da, c'est bien tout un, mais ce n'est pas de même

LELIE.

Il est vrai que je sens en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes pas hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure?

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait?

LELIE.

Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Eh bien, tenez, mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems; mais qui aimez-vous mieux de nous deux, là parlez franchement, n'est-ce pas moi?

LELIE.

Je vous aime beaucoup, mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon?

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits, je ne sçaurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LELIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais, que pensez-vous en l'aimant?

LELIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

PERRETTE.

Et que feriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez ?

LELIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre ?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

## *SCENE XII.*

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE.

LELIE.

Ah ! mon cher Monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah Ciel !

JOSSELIN.

Que vois-je ? Tout est perdu. Ah ! vraiment voici bien pis que la promenade.

LELIE.

Je n'en avois jamais vû, & je le sçavois bien moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix.

PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative !

JOSSELIN.

Et d'où diantre ces deux carognes sont-elles venues ?

LELIE.

Monsieur Josselin !

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde !

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà !

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire ?

PERRETTE.

C'eſt pis qu'un loup garou !

LELIE.

Monſieur Joſſelin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment, petit fripon, vous oſez.... Quelles ſont belles !

LUCINDE.

Si c'eſt un crime pour nous de nous trouver ici, il n'eſt pas difficile de le réparer, & notre deſſein n'eſt pas d'y faire un long ſéjour.

JOSSELIN.

Le beau viſage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y ſerions pas venues, ſi j'euſſions cru qu'on nous eût ſi mal reçues.

JOSSELIN.

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LELIE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur Joſſelin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'eſt pas vrai. Vous ne ſçavez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il eſt enragé ; comme il roule les yeux !

LELIE.

Monſieur Joſſelin, menons les à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment, petit effronté, à votre Pere ! tournez-moi les talons, & ne regardez pas derriere vous.

LELIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je ; & vous, détalez au plus vîte.

LELIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vîte.... allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée, voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bien d'y aller?

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez... Entrez dans le petit cabinet à main gauche; allez vîte, allez.

LELIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LELIE.

Pour la derniere fois, Monsieur Josselin... Attendez-moi, je vous prie; je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui que je vous aye ici, & Monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondées. Je reviendrai dans un moment.

## SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

AH! malheureuses petites femelles! sçavez-vous bien où vous êtes, & le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous sçavons tout ce que vous pouvez nous dire, mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles! sans cela... Ecoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh, je ne nous boutons rian dans la tête, que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute sa famille avec lui, & ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, & sçavoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi....

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphélines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez moi.

## *SCENE XIV.*

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND.

OH, palsangué, je vous prends sur le fait, je n'en suis plus que de moitié....

JOSSELIN.

Voilà un marousle qui vient bien mal-à-propos!

BERTRAND.

Testiguenne, puisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir bourées dans ma cahute, vous le serez avec moi, je ne m'en soucie guere.

JOSSELIN.

Veux-tu te taire?

BERTRAND.

Morgué, je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELI

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire, qu'à moins que vous ne difiez que c'eſt vous qui les avez cachées, je vais tout apprendre à notre Maître.

JOSSELIN.

Eh bien, oui, je dirai que c'eſt moi.

BERTRAND.

Mais, morgué, point de tricherie au moins.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & ne vous montrez plus, sur les yeux de votre tête.

JOSSELIN.

*Chut*, ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

*Motus*, ou je découvrirai le pot aux roſes.

## SCENE XV.

ANSELME, LELIE, JOSSELIN, BERTRAND.

LELIE.

OUi, mon pere, il eſt impoſſible que vous me refuſiez, quand vous les aurez vues; venez ſeulement ; où ſont-ils, qu'en avez vous fait, Monſieur Joſſelin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne ſçais ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que ſont-ils devenus, Bertrand ?

LELIE.

Répondez-moi, Monſieur Joſſelin, ou malgré la préſence de mon Pere....

JOSSELIN.

Doucement, petit drole.

LELIE.

Eclaircis moi de ce que je veux sçavoir, coquin.

BERTRAND.

Haye, ahy, vous m'étranglez. Eſt-il devenu fou?

LELIE.

Ah! mon pere, commandez qu'on me les faſſe retrouver, ou j'en mourrai de déſeſpoir.

ANSELME.

Quoi, qu'y a-t-il? Que veux-tu qu'on te rende? Te voilà bien échauffé.

LELIE.

Cherchons par tout. Si je ne les retrouve, je ſçais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh, attendez, attendez. Ce ne ſont pas des moigniaux que vous charchez?

LELIE.

Non, traître, ce ne ſont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien morgué, quoi que ce puiſſe être, allons les charcher nous deux; m'eſt avis que j'ai entendu queuque choſe grouiller de ce côté là.

LELIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand, ne me quitte point. Monſieur Joſſelin, malheur à vous ſi je ne les retrouve.

## *SCENE XVI.*

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Des menaces! vous voyez comme il perd le reſpect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non, il vaut mieux qu'en courant, il aille diſſiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il eſt devenu fou; quel galimatias m'a-t-il fait!

JOSSELIN.

C'eſt juſtement une ſuite de ce que je diſois tantôt ; ce ſont des idées qui lui paſſent par la cervelle, & je ne jurerois pas trop que ce ne fuſſent des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes ! vous vous moquez, Monſieur Joſſelin ; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu ?

JOSSELIN.

Belles merveilles ! Et ne vous a-t-il jamais arrivé de faire des ſonges ?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir, en dormant, des choſes que vous n'avez jamais vûes, & que vous ne vous ſeriez jamais imaginées, ſi vous n'aviez dormi.

ANSELME.

D'accord ; mais ce petit garçon-là ne dort pas.

JOSSELIN.

Non vraiment, au contraire je ne l'ai jamais vu ſi éveillé.

ANSELME.

Hé bien.

JOSSELIN.

Hé bien, il rêve tout éveillé, & c'eſt juſtement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes, plutôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'eſt que ces animaux-là ſe fourrent par tout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela ſeroit bien horrible, que toutes mes précautions fuſſent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le ſeront à coup ſûr, & dès-à-préſent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe, & si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra du moins que pour les haïr.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera en apprenant ce qu'elles sçavent faire. Mais qu'est ceci ?

JOSSELIN.

Et c'est ce bon Paysan qui vous amene ces deux personnes pour faire essai de votre Coupe.

## SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, Mrs. TOBIE & GRIFFON, THIBAUT.

PERRETTE, *à la fenêtre avec Lucinde.*

LE petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe, voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

GRIFFON.

Oui, cadedis, je bous le dis & bous le soutiens, bous êtes un vou sot, veau-frere.

THIBAUT.

Ah, ah, Monsieur, au mari de Madame votre Sœur?

PERRETTE.

Madame, c'est Thibaut.

TOBIE.

Sot ! & qu'est-ce ? quelle terminaison est chela ?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle sont ici.

TOBIE.

Nous sommes gens de bien de notre race, je serois mari qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT.

Eh, eh, Monſieur le Frere de Madame votre femme, vous n'y ſongez pas.

GRIFFON.

Tu fais vien de m'appartenir.

TOBIE.

C'eſt le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT.

Meſſieurs, Meſſieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le hola entre deux beau-freres qui ſe vont couper la gorge.

ANSELME.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc? Qu'avez-vous, Meſſieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

GRIFFON.

Eh, Meſſieurs, ſerbiteur, je bous fais Juges de ceci. Boici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monſieur de donner mon fils, qui eſt novle Monſieur comme moi, mordi, en mariage à ſa Fille, qui n'eſt qu'une ſimple roturiere, & parce que la beille des nôces, la ſotte s'éclipſe de la caſe paternelle, il a l'inſolence de dire que c'eſt ma faute, & qu'elle a eu peur d'entrer dans mon alliance, à cauſe que je ſuis ſébere dans ma famille, & que je ne beux pas ſouffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la vaulieue.

TOBIE.

Qu'eſt-ce? Je donne ma fille, qui aura dix mille livres de rentes, au Fils de ſu Monſieur, qui eſt gueu comme un rat, & parce qu'elle s'en eſt enfuye de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne ſçai qui, que parce que je ſuis trop bon dans mon domeſtique, à cauſe que ma femme eſt toujours autour de moi à m'étouffer de careſſes, & que je ſouffre qu'elle m'appelle ſon petit papa, ſon petit fanfan, ſon petit camuſet; ce qui fait que ma maiſon eſt ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différend qu'il eſt aſſez facile d'accommoder; ces Meſſieurs ſe diſent les choſes de ſi bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire; mais pour ſçavoir lequel des

deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manieres, votre Coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, & je suis sûr qu'elle les mettra d'accord, je vais l'apporter.

ANSELME.

Allez, Monsieur Josselin, cela finira la dispute.

GRIFFON.

Cet homme nous a fait récit de cette Coupe, & je serai rabi de connoitre par elle lequel est le fat de nous deux, je suis sûr que ce n'est pas moi.

TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaut, je sçais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME.

Voici la Coupe.

TOBIE.

Donnez, donnez, je serois bien fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. *Le vin se répand.*

JOSSELIN.

Ah, ah.

TOBIE.

Que vois-je? le vin est répandu, je pense.

JOSSELIN.

Oh, par ma foi, le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

GRIFFON.

Hé, qui de nous deux est le fat? hem, cadedis, mon veau-frere, vous me ferez raison de la conduite de ma sœur.

TOBIE.

Voilà une méchante créature, je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseiller de l'étrangler par bonne amitié.

TOBIE.

C'est chez vous qu'elle à sucé ce mauvais lait-là.

GRIFFON.

Oui, oui, cadedis, l'absynte n'est pas plus amere que le lait que je leur fais succer. Bersez, bersez, veau Ganime-

de, bousallez boir, veau-frere. A la santé de la compagnie.

*La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Ahy, ahy, ahy.

GRIFFON.

Bouais, c'est que je ne la tiens pas droite.

*La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez.

GRIFFON.

La main me tremble.

*Tout répand.*

JOSSELIN.

Ah, l'on a approché de votre domaine plus près que de la banlieue.

GRIFFON.

Ma foi, je n'y comprends plus rien. Monsieur est von, on le trahit; je suis sébere, & l'on me trompe; sandis, comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là. Allons. On s'en mordra les doigts. Sans adieu.

## SCENE XVIII.

ANSELME, TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE.

ANSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup? O ça, à vous le dez, Pays.

THIBAUT.

A moi?

LUCINDE.

Parrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il ? ce n'est pas que je craigne rien, mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frere, en voilà razade, buvez.

THIBAUT.

Palsangué, je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, & c'est seulement par curiosité, & pour sçavoir si vous êtes aimé de votre femme; buvez.

THIBAUT.

Non, morgué, je ne boirai point, & si le vin alloit répandre par hazard, testigué voyez vous. Je suis mal-adroit de ma nature; quand je sçaurois ça, en serois-je plus gras, en aurois-je la jambe plus droite, en dormirois-je plus que des deux yeux, en mangerois-je autrement que par la bouche ? non pargué; c'est pourquoi, frere, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, & je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

TOBIE.

Oh, pardi, mon Fermier, vous avez plus d'esprit que votre Maître.

THIBAUT.

Jarni, je ne sçais pas si je fais bien, mais je sçais bien que je serois fâché de faire autrement; j'aime Parrette, elle est ma femme; quand elle seroit la femme d'un autre, elle ne me plairoit pas davantage; je ne sçais si je lui plais finfirmement, elle en fait le semblant du moins; je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laissée, il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifo-ler,

ler, je suis d'himeur batifolante, je batifolons sans cesse, & si je m'allois mettre dans la sarvelle tous vos engingorniaux, adieu le batifolage; non, parlsanguoi, je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise, que je ne sçaurois plus m'en tenir; il faut que j'aille embrasser notre homme.

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris. Ami, touche-là.

THIBAUT.

Votre valet.

TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens; embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre sarviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

PERRETTE.

Et voilà un vrai homme à femme: ah! que je le baiserai tantôt!

THIBAUT.

Et, tastigué, c'est Parrette.

ANSELME.

Que vois-je, des femmes ici?

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eût peut-être dit queuque chose qui m'auroit chagraigné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait, je t'en aime davantage.

TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE *à genoux.*

La voilà, mon pere, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

TOBIE.

Va, ma Fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quel moyen ces femmes sont-elles ici ?

JOSSELIN.

Je ne sçais ; ce sont peut-être elles qui ont fait naître à Monsieur votre Fils les idées.

## SCENE DERNIERE.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE THIBAUT, BERTRAND, LELIE.

BERTRAND *à Lelie.*

CE n'est pas par là, vous dis-je.

LELIE.

Non, non, laisse-moi ; mais que vois-je ? ah ! c'est ce que je cherche, mon Pere, les voilà ; souffrez que je les emmene à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Qu'entends-je ?

LELIE.

Ah ! mon pere, ne les allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait, la destinée & la nature sont plus fortes que mes raisonnemens ; votre seule présence lui en a plus appris en un moment, que je ne lui en avois caché pendant seize années ; je commence moi-même à me rendre à la raison, & je vais changer de maniere.

TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci ?

ANSELME.

Vous le sçaurez, Monsieur ; mais en attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon Fils a beaucoup de noblesse & plus de bien, & qu'il ne

tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de Madame votre Fille.

TOBIE.

Volontiers, j'en serai ravi, & cela fera enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours, que veulent ils dire, Monsieur Josselin ?

JOSSELIN.

Cette Belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon Fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage ! cela signifie-t-il qu'elle sera toujours avec moi, mon pere ?

ANSELME.

Oui, mon Fils.

LELIE.

Quelle joye ! Ah ! mon pere, que je vous ai d'obligation !

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué, Parrette, tout cela est drole.

PERRETTE.

Oui, cela est bel & bon ; mais cette chienne de Coupe, que deviendra-t-elle ? Qu'il n'en soit plus parlé ; car quoique je ne craignons rien, je ne dormirons point en repos.

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiete point, je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire l'essai de la Coupe ? qu'il dépêche ; mais franchement, je ne conseille à personne d'y boire ; & l'exemple du Paysan est sur ma foi le meilleur à suivre.

FIN.